

Vendredi 14 avril 2017 – Office de la Passion

1ère lecture : « **Comme un agneau conduit à l’abattoir.** » (Is 52,13-53,12)

Psaume 30 : « **Ô Père, en tes mains je remets mon esprit.** »

Evangile de Jésus-Christ selon Saint Jean 18, 1 – 19, 42

« La Passion selon Saint Jean. »

Homélie du Père Christian Motsch, jésuite, à l’église St-Ignace (Paris 6e)

Sans la confiance dans une vie au-delà de la mort, nous restons paralysés par la peur, transis au bord d’un gouffre que nous n’osons pas regarder en face. Mais en consentant à donner sa vie par amour, parce que porté par la certitude d’une communion inébranlable avec son Père, le Christ ôte à la mort son « aiguillon » (1 Co 15,55), la peur du néant : « Par sa mort il a affranchi tous ceux qui, leur vie entière, étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort » (Hb 2,14-15).

En compagnie du Christ, alors, mourir peut devenir un langage capable d’exprimer le don total de soi. Par son existence, Jésus nous enseigne « la loi du grain de blé » : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s’il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jn 12,24). Le chemin vers la vie passe inévitablement par un lâcher prise, un renoncement à s’accrocher à tout prix à nos acquis, afin d’aller avec Dieu vers l’inespéré qui se trouve en avant de nous. En nous, il y a ce germe porteur de vie qui subsiste et qui fleurit malgré tout. La croix est ainsi la révélation du mouvement véritable de la vie : « Qui cherche à épargner sa vie la perdra, et qui la perdra la sauvegardera » (Lc 17,33).

La mort, c’est alors le refus de se risquer avec Dieu. Celui qui veut « épargner » ou « sauver » sa vie à tout prix, celui qui reste accroché à ce qu’il possède déjà, s’expose à ne rien comprendre de la vie authentique. La croix du Christ nous révèle une façon de mourir qui ne contredit pas la logique de la vie. Alors nous comprenons que la croix et la résurrection sont les deux faces, la face sombre et la face lumineuse, d’un seul et même amour, d’une seule et même vie.

C’est sur cela que se joue la foi. On peut croire au Dieu tout-puissant et éternel, au créateur des mondes, à l’au-delà, si l’on ne croit pas que Dieu vient avec nous jusque dans notre mort, si ignoble soit-elle, nous sommes définitivement sans Dieu, car il nous manque là justement où nous avons besoin d’être sauvés. Que nous importe Dieu si nous sommes seuls avec notre mort ? La croix du Christ signifie sa présence « jusqu’au bout », et cette présence nous engendre, nous recrée pour toujours. Beaucoup ne peuvent supporter cet étalage de la faiblesse de Dieu. Pourtant, c’est notre propre faiblesse qu’il affiche là, en la faisant sienne, pour la conjurer. « Voici l’homme » dit Pilate. Nous voici, dépouillés de nos prétentions.

Et voici Dieu à la même enseigne, celle de la croix. Mais cette faiblesse de Dieu s'avère puissance souveraine, puissance de l'amour.

L'amour exige de celui qui aime de partager le sort de l'aimé. Depuis toujours Dieu est Dieu-avec-nous. À la croix il manifeste qu'il l'est « jusqu'au bout », jusqu'aux limites extrêmes de notre faiblesse. Désormais aucun homme, quelle que soit sa détresse, ne peut se sentir seul. Quels que soient les abîmes – les enfers – où nous descendons, nous y trouvons le Christ de Dieu qui nous précède et nous attend.

La dépossession du Christ dit ce qu'est Dieu en lui-même : don de sa vie, don de soi pour que l'autre – nous – puissions vivre de cette vie donnée. Cette vie que Dieu perd en la donnant, cette vie qu'à son image nous pouvons donner, n'est pas perdue mais au contraire sauvée.

Dieu, comme amour, devient d'autant plus Dieu en se donnant, si l'on peut dire. Comme le dit Paul, l'amour surabonde. La vie surabonde. Le Christ n'est jamais autant Christ que lorsqu'il dit : « Ceci est ma chair livrée pour vous ; ceci est mon sang versé pour vous ».